Les merveilles du monde

Célia Houdart

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Celia Houdart

Les merveilles du monde



P.O.L

Igor est photographe. Il vit à Vevey. Il voyage.
Au Mexique il rencontre Monica.
Après un orage, le réel prend à ses yeux une densité inconnue. Soudain le monde est irisé.

Célia Houdart

Les merveilles du monde

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

À Graziella et Yann.

1

Igor allait quitter la Bretagne. Il avait appris par Claire sa voisine qu'une pluie de grêlons avait brisé toutes les fenêtres de l'immeuble où il habitait à Vevey. La gérance mettrait du temps avant de remplacer les carreaux. De retour chez lui Igor ferait sécher au soleil les livres et les revues qui avaient été mouillés. Il n'était pas plus inquiet que cela. Son appartement avait toujours eu l'air en cours d'emménagement ou sur le point d'être quitté.

L'été était déjà avancé. Igor regardait défiler la campagne derrière les vitres épaisses du TGV en pensant à l'orage. Ce qui le contrariait le plus c'était l'idée de devoir vivre un moment les volets fermés. En face de lui étaient assises deux Japonaises. Elles buvaient de l'eau d'Évian comme elles auraient bu à une fontaine, en tenant la bouteille un peu en hauteur et à distance de leurs lèvres, sans aucun contact avec le plastique du goulot.

L'unique chose à laquelle il tenait vraiment était un grand tirage photographique contrecollé sur aluminium. Il l'avait emballé dans du papier bulle et glissé entre le flanc du canapé et le mur. Plus loin dans le même compartiment un enfant, mains de part et d'autre de la bouche, paumes contre joues, les deux petits doigts joints à la base du nez, se fabriquait une barbe asymétrique.

C'était la troisième fois qu'Igor passait une semaine en Bretagne chez Marc, l'ami écrivain avec qui il travaillait à un album sur le Mexique. Le matin de son départ il s'était assis sur un banc le long d'un sentier surplombant la baie de Douarnenez. Un homme l'avait abordé, hors d'haleine, pour lui demander s'il n'avait pas vu un fox-terrier. L'homme était revenu l'interroger à deux reprises, le visage rouge et la voix fatiguée.

Les deux Japonaises devaient avoir vingt ans. L'une d'elles lisait un guide de la Provence, collait des post-it fuchsia toutes les deux pages et montrait des vues du pont d'Avignon et des arènes d'Arles à sa voisine en chuchotant. Igor perdit le fil d'une phrase sur l'amitié et sombra, la main dans son livre.

À son arrivée à Paris, il devait rejoindre depuis la gare Montparnasse la gare de Lyon en moins de trois quarts d'heure. Il prit le métro. À Châtelet, au pied d'un escalator, une des roulettes de sa valise sortit de son axe et se brisa. À l'endroit de la roue manquante, il ne restait qu'une petite tige chromée dont le raclement contre le sol dégageait une odeur de briquet. Il fut contraint de porter sa valise et arriva à la gare de Lyon le bras droit tout moulu.

Dans le TGV pour Genève, il retrouva une danseuse qu'il avait connue sept ans plus tôt. Ils s'assirent côte à côte. Ils échangèrent des nouvelles. Elle et son ami avaient acheté une maison en banlieue parisienne. Leur fille avait tout juste trois ans. Ils espéraient emménager début septembre.

Elle parlait avec beaucoup de mobilité et de nervosité dans le cou et les épaules. Elle portait un tee-shirt kaki imprimé de fleurs de coquelicots dont la forme et la couleur variaient à chaque fois qu'elle changeait d'assise ou qu'elle ouvrait et fermait d'un geste mécanique, et sans jamais la déployer complètement, la tablette fixée au dos du siège devant elle.

Soudain arriva une femme robuste en short et chaussures de marche, chargée d'un lourd sac à dos, qui déclara en tendant son billet :

– C'est ma place.

– Ah ! je suis navré, s'écria Igor. Il rassembla vite ses affaires et se leva. Il y avait du monde. Igor eut à peine le temps de dire au revoir à sa voisine. Il alla dans la voiture-bar.

Il aimait le passage de la frontière. La disparition progressive des barrettes de réseau sur le rectangle mercure de son téléphone portable, le changement de graphisme des panneaux routiers visibles depuis le train.

À Genève, il avait prévu de retrouver une amie au Montbrillant, le bar le plus proche de la gare.

Igor était d'une humeur radieuse. C'était la fin d'après-midi. Il faisait incroyablement chaud. Ils parlèrent de l'orage de la semaine précédente.

– La petite véranda du balcon s'est effondrée sur le toit d'une voiture garée dans le parking de la cour, lui dit-elle.

– Il n'y avait personne ?

– Heureusement, non.

2

Le soleil déclinait. Igor voulait rentrer chez lui avant la nuit. Il embrassa son amie et prit le train pour Vevey.

Les vignes sur les coteaux étaient précocement nues, les grêlons ayant procédé avant la saison à de violentes vendanges.

Aux abords de la gare, les rues étaient silencieuses. Igor mit un moment avant de trouver sa clé dans la poche intérieure de son sac de voyage. Le verrou de la porte résista un peu plus que d'ordinaire. L'humidité avait probablement fait jouer le bois. Une pile de courrier était posée sur la table de la cuisine avec, griffonné sur un papier, le numéro de la gérance de l'immeuble. Il fit l'inventaire des dégâts causés par l'orage. Six carreaux cassés, le rideau de tulle de la cuisine crasseux (la pluie en frappant le rebord de la fenêtre ouverte par le vent avait tout éclaboussé), sur le sol et les meubles un dépôt de fine poussière grise, des éclats de verre disséminés un peu partout, dans l'évier, entre les boîtes à thé des étagères et dans les plis du tissu indien recouvrant le canapé. Il coupa avec des ciseaux les extrémités mortes de la plante grasse du salon. Il plia et rangea dans une armoire une couverture or de survie qu'il disposait toujours au-dessus d'un portant pour protéger ses vêtements de la poussière. Ce sont les seuls gestes qu'il fit en rentrant, reportant au lendemain tout le reste. Dans la cuisine, Claire ou Sacha avait déjà rempli un sac Migros de bris de verre qui avaient troué le papier à plusieurs endroits.

3

Il remarqua pour la première fois la cicatrice au menton de Sacha au moment où celui-ci mettait son doigt sur les zones les plus bosselées des stores rouge brique de l'appartement du rez-de-chaussée.

– Tu vois un peu ça ? dit-il à Igor.

Cette cicatrice et une barbe de trois jours donnaient à Sacha un air de pirate qui jurait avec la douceur qui émanait de toute sa personne.

– Le ciel est devenu noir en quelques secondes. Puis jaune sale. Un ciel de fin du monde. J'étais au-dessus de Vevey, à Saint-Légier. Il est tombé quelque chose d'impressionnant. Pour le vin cette année, c'est râpé.

Igor s'enquit auprès de Sacha de tout un ensemble de détails : heures de début et de fin de l'orage, direction du vent, villages les plus touchés, nombre de blessés, de pédalos emportés, de barques allées par le fond. Enfin il voulut savoir qui de lui ou de Claire avait balayé les bris de verre dans le salon, la cuisine et la chambre, et fermé les persiennes.

– C'est Claire, dit-il, moi toute la soirée j'étais là-haut, sur le coteau.

Igor remonta chez lui, scotcha un mot sur la porte de Claire sa voisine, et défit sa valise. Il déplaça du dessus de la machine à laver le linge un vase de fleurs séchées et une carafe qui menaçaient à chaque fois de tomber lors de l'essorage toujours plus brutal de la vieille Indesit.

Il faisait beau temps. Igor sortit et déjeuna d'un sandwich au kiosque du bord du lac. Puis il passa la journée à classer des planches-contact et à noter au feutre Stabilo indélébile les dates et lieux de récentes prises de vue. Sous le numéro d'index d'une photographie de feuille de chou chinois il écrivit en souriant *Pour M*.

Au centre commercial Midi-Coindet il trouva des bâches en plastique et du scotch large pour obturer les fenêtres les plus exposées au vent et à la pluie. Des posters annonçaient de nouveaux aménagements pour le mois de novembre. Au rez-de-chaussée de la galerie marchande il remarqua une petite fille seule, debout à côté de portants chromés chargés de vêtements sous une rampe de petites lampes dichroïques en cours d'installation.

*

Igor passa une nuit agitée. De l'air sifflait à travers les carreaux calfeutrés. Il s'éveilla, tâtonna dans le noir sans trouver l'interrupteur de sa lampe de chevet. Ce geste si familier devint soudain une source d'angoisse. Il chercha à identifier tous ces objets, se demandant ce qu'ils faisaient là. Il tendit le bras un peu plus loin, palpa un paquet de mouchoirs, un petit tube en plastique de

granules homéopathiques, un boîtier de CD. Il fit glisser des livres, toujours rien. Il renonça et se rendormit.

4

Le vent était parvenu à déraciner le grand séquoia de la promenade du Rivage. Claire avait expliqué à Igor que dans les heures qui suivirent l'orage les jardiniers de la ville avaient déjà presque entièrement débité l'arbre en rondins, transformant le parc en scierie improvisée. C'est à l'ombre de ce grand séquoia qu'Igor avait découvert dans la collection Photopoche les œuvres de Man Ray, André Kertész, Alfred Stieglitz.

L'imposante souche terreuse offrait sa chevelure noire au lac. Un ruban de plastique rayé rouge et blanc empêchait qu'on s'en approchât. Un peu plus loin sur la droite s'élevait un bâtiment des années soixante-dix, un théâtre de verdure tout en béton dont le plafond présentait les mêmes lamelles et le toit la même courbure qu'un chapeau de champignon. Très exactement une russule coupée en deux. Tout était couvert d'un épais tapis de feuilles, de copeaux, de bouts d'écorce et de branches mortes qui conféraient à l'édifice le charme décalé d'une église norvégienne à toiture végétale.

Igor s'allongea dans le canapé de son salon. Il posa ses mollets sur l'accoudoir, les pieds suspendus dans le vide. Il remarqua juste au-dessus de son épaule, sur le dossier du canapé, une minuscule coccinelle. Ses élytres à demi déployés et leur battement léger donnaient à l'insecte l'aspect d'un point or rouge et noir clignotant. Il se revit enfant chez sa grand-mère chassant d'une légère pichenette deux ou trois coccinelles posées sur la feuille d'un rosier, et suivant du regard leur vol un peu lourd et leur trajectoire incertaine.

Il se redressa, poussa les persiennes et fit brusquement rentrer le soleil dans la pièce. Il s'aperçut que depuis presque deux jours il marchait sur un carrelage et un parquet incrustés de très fins éclats de verre.

5

Le lendemain à l'aube Igor fit un cauchemar. Il resta un moment épouvanté. Puis comme pour échapper à une menace ou à l'hébétude, il s'habilla vite, prit sa serviette de bain et sortit de chez lui avec l'intention de nager. Sur le palier Fantômas, le chat de la voisine, dormait enroulé sur lui-même.

Au bord du lac l'air et la lumière du matin apaisèrent Igor.

Il nagea. Puis il s'endormit allongé sur une serviette dans le parc de l'Arabie.

Près du pont de la Veveyse deux garçons complotaient. L'un, très gros et un peu débraillé, tenait au bout d'un fil un bébé perche. L'autre, en jeans et sweat-shirt, l'air plus anxieux, serrait entre son pouce et son index un pétard. Il le glissa en faisant le dégoûté dans la bouche du poisson déjà à demi asphyxié, puis il alluma la mèche et fit exploser la bestiole. L'aspect de ce qui n'était plus qu'un bout de chair déchiqueté et informe provoqua l'hilarité des deux enfants. Igor réveillé par tout ce bruit roula sa serviette et partit marcher le long du quai. Il vit un groupe de pêcheurs, dos alignés, de l'eau jusqu'à mi-cuisses. Au-delà du débarcadère en face de l'hôtel des Trois Couronnes deux dames tenaient un kiosque où elles vendaient des glaces, des bonbons et de vieilles cartes postales chromos rangées en vrac dans une boîte à chaussures. Une radio diffusait de la variété étrangère. Des magazines étaient encore ficelés en paquets au sol. Quelques mètres plus loin, une petite fille vendait sur une caisse en plastique renversée des colliers de perles en toc, des stickers pour téléphones portables et des porte-clés transparents remplis de liquide fluorescent. Igor reconnut la petite fille de la galerie marchande. Au pied d'une poubelle, des guêpes suçaient des perles de chocolat fondu sur un emballage d'esquimau Frisco.

6

C'était le 1er août, le jour de la fête nationale suisse. Martin avait invité Igor à passer la soirée chez lui. Depuis sa terrasse, ils seraient aux premières loges pour voir le feu d'artifice. Igor prit son Hasselblad et un trépied. Il avait connu Martin aux Arts appliqués. Ils partageaient, mais ils ne le surent qu'après plusieurs années d'amitié, une même ascendance russe. Leurs arrière-grands-parents et leurs familles avaient quitté Saint-Pétersbourg le même mois de la même année, en septembre 1919, sans savoir quand ils reverraient leur maison, leurs amis ou même s'ils reviendraient. Les deux familles s'étaient installées à Vevey grâce à un pope qui en l'espace de dix années avait rassemblé en Suisse une communauté de Russes blancs d'à peu près huit cents âmes. De la famille d'Igor seul le grand-oncle Valentin Alexeïevitch était resté à Saint-Pétersbourg. Son attachement pour son pays était tel qu'il n'avait pu se résoudre à le quitter.

Autour de l'église Santa Barbara et de son bulbe d'or, là où poussaient autrefois des vignes, on édifia des maisons qui formèrent d'abord une rue et bientôt un quartier tout entier. Les arrière-grands-parents de Martin étaient antiquaires. À l'emplacement actuel d'une école pour enfants on pouvait encore distinguer *Brocante* en lettres bleu pâle. Jadis la boutique était connue pour son fatras merveilleux. À Cully chez les parents de Martin il y avait au grenier de vieux abat-jour, des chenets de cheminée vert-de-grisés, et des malles en osier pleines de samovars, de services à thé dépareillés et de daguerréotypes enveloppés dans du papier journal. L'arrière-grand-père d'Igor, lui, était tailleur dans une boutique à Lausanne près de la place Saint-François. Il était mort à Paris, hôtel du Poirier, rue Ravignan, d'un coup de froid après avoir fait ses achats saisonniers – flanelle grise, jacquard, tweed bouclé, velours de laine – à Montmartre, aux Tissus Reine.

Martin et Igor avaient découvert les liens qui unissaient leurs familles un jour de fête d'anniversaire en mettant de l'ordre dans de vieux albums. Igor déchiffrait des noms écrits au crayon à papier au dos d'une photographie de classe, quand il s'aperçut que sa grand-mère et celle de Martin avaient fréquenté la même école primaire rue des Cheminots. Il fit remarquer à Martin à quel point il ressemblait à cette petite fille aux traits si fins. Martin avait de grands yeux verts et la peau claire. Blond. Les cheveux toujours un peu ébouriffés. Sportif. Il avait abandonné ses études pour se consacrer à l'alpinisme. De juin à octobre, il était guide de haute montagne, et de décembre à mars, traceur de pistes de ski à Crans-Montana.

Igor et Martin dînèrent dans la cuisine d'une salade de blanc de dinde et de chou rouge râpé avec des pignons de pin grillés. Martin parlait peu. Il aimait se taire avec Igor.

Igor demanda à Martin :

– Tu as fini ?

– Oui.

– Alors ne bouge pas.

Il alla rapidement dans le salon chercher son Hasselblad, et en reprenant sa place à table dit :

– J'aimerais faire un portrait de toi.

Il lui parlait avec cette voix calme, professionnelle, légèrement directive, le débit de la phrase calqué sur le rythme des gestes bientôt ponctué par le bruit mat du déclencheur.

– Là, c'est très bien, ne bouge pas. Voilà. Parfait.

Martin crut un court moment voir son propre reflet dans l'objectif. Il comprit que ce qu'il voyait, grossi à la loupe et d'aspect quelque peu monstrueux, c'était en réalité l'œil (cils, iris, pupille, blanc marbré de veinules) d'Igor.

Martin avait ce jour-là sur le visage l'expression désarmante de celui qui se demande profondément l'intérêt qu'on peut trouver à sa personne.

– Allons sur la terrasse, dit-il pour couper court à son propre embarras, c'est bientôt l'heure des feux.

Il raconta que le jour même un perroquet gris et vert bagué à la patte droite avait heurté violemment la baie vitrée. L'oiseau gisant dans un premier temps au sol comme mort s'était envolé quelques instants plus tard. Igor fixa son Hasselblad sur le trépied, chercha le meilleur endroit où pointer son objectif. Des éléments d'architecture (un immeuble à l'angle d'une rue étroite, une verrière art nouveau), et l'éclairage (le néon d'une banque, un halo derrière un vasistas, un point scintillant au sommet d'une antenne), lui offrirent un angle de vue. Il se mit à pleuvoir très faiblement. Martin déploya un store électrique orange qui fit office d'auvent. On percevait des ombres sur les balcons et les toits, et des voix au loin. Des fusées rouges et roses s'élevaient au-dessus du Beau-Rivage Palace, laissant en mourant le ciel mauve. Igor ouvrit l'œil de son Hasselblad, qu'il ne refermerait qu'une demi-heure plus tard.

Ils continuèrent de regarder dans la direction d'où provenaient les principaux tirs. L'air du soir était doux. Une brise légère avait chassé les nuages de pluie et faisait onduler le tee-shirt d'Igor. Martin enjamba une rambarde, escalada un muret de béton pour accéder au toit juste au-dessus de la terrasse, et il s'allongea à plat ventre. Le toit en zinc qui avait dû emmagasiner la chaleur du jour avait séché en un clin d'œil. Martin proposa à Igor de le rejoindre. Ils se retrouvèrent l'un à côté de l'autre, les mains sous le menton, appuyés sur les coudes, le regard orienté vers la même portion de ciel au-dessus du lac.

*

Au bout d'un moment les tirs cessèrent. On ne percevait plus que quelques crépitements de pétards s'espaçant. Ils écoutèrent s'apaiser la rumeur de la ville. Les premières étoiles redevenaient visibles. Igor descendit sur la terrasse

fermer l'œil de son Hasselblad qu'il rangea ensuite délicatement dans son étui.

Il rentra à Vevey par le dernier train, celui de minuit vingt. Avant d'aller dormir, il prit un ballot de tissu qu'il avait mis de côté en défaisant sa valise. Il déroula une pièce de gros coton blanc qui protégeait un petit cheval de terre cuite. Un souvenir de son séjour au Mexique. La statuette accompagnait Igor dans tous ses déplacements. Le flanc droit et la croupe n'avaient plus de vernis ni de peinture, on pouvait voir le grain rugueux de l'argile et un fin trait rouge qui courait le long de l'encolure et de la tête de l'animal jusqu'aux narines.

À chaque fois qu'Igor contemplait cet objet, il repensait à la terre rouge du Mexique. À la nuit. Au vent.

Il se déshabilla. S'allongea sur son lit.

Il éprouvait une sensation d'inconnu et de bonheur.

7

Le lendemain matin Igor observa, à côté d'une pile de cartons qu'il ne se résolvait pas à vider, le léger tremblement des feuilles d'un ficus qui poussait à vue d'œil. Une boule de poussière roula dans le couloir reliant la chambre au salon et déplaça avec elle un peu de poudre de verre. Igor se dit qu'il se passait d'étranges choses.

Au marché il acheta du pain, du fromage de chèvre et des fruits. En revenant chez lui, longeant le quai de la Veveyse, il respira l'odeur de mousse humide et arracha un bouquet de petites plantes (des pâquerettes, des boutons-d'or, des herbes à baies vertes) qui avaient poussé à même le parapet.

*

Pour le nouvel an, Martin avait offert à Igor le *Livre des merveilles du monde*, le journal de voyage de Marco Polo, dans une édition russe de 1823 qui dormait dans le grenier de ses grands-parents à Cully.

8

Igor aimait se baigner au bout du parc de l'Arabie à l'endroit où la Veveyse se jetait dans le lac. L'eau y était généralement, excepté les jours de pluie, plus limpide. Il fallait juste se tenir à légère distance de la zone où les eaux se mêlent et forment des remous.

En bordure du parc se dressait une plaque de marbre gris-rose, gravée de lettres dorées commémorant la mort de Jan Palach, l'étudiant tchèque qui, en 1969 après le Printemps de Prague, s'était immolé par le feu sur la place Venceslas. Plus loin, une autre stèle surmontée d'une flamme en bronze rendait hommage au même jeune homme mais en langue tchèque et avec la signature de Václav Havel. Le long des quais jusqu'à Montreux s'élevaient des statues toutes plus ou moins kitsch, certaines franchement hideuses, qui dirigeaient leur regard de granit, de marbre ou de bronze vers l'autre rive du Léman.

Quai Maria-Belgia une femme, les mains en porte-voix, encourageait deux hommes, l'un nettement plus âgé que l'autre (probablement un père et son fils), qui naviguaient sur un petit voilier. Ils tentaient de déployer un spinnaker qui ondulait, plissait, claquait, refusait d'être maîtrisé. Le bateau après avoir fait un moment du surplace près d'une plage de galets reprit le large.

Igor étendit sa serviette de bain sur un banc. Puis il se dirigea vers la petite plage au pied du pont. Il courut dans l'eau et plongea.

Il nagea la brasse vigoureusement et se retrouva vite à bonne distance du rivage. Il avançait, la tête orientée vers les vignes. Le ciel était limpide, l'eau calme.

*

Cette nuit-là Igor rêva de Monica.

9

Igor avait rencontré Monica deux ans plus tôt à Tijuana, une ville mexicaine à la frontière de la Californie. Ils habitaient le même hôtel. Ils s'étaient rapidement salués un matin. Igor maudissait le poids de son matériel. Ils partaient l'un et l'autre pour la journée. Mais ils ne se dirent pas où.

Le lendemain dans la salle du petit déjeuner, Igor proposa à Monica de venir à sa table et ils se firent le récit de leur expédition de la veille.

Monica avait les cheveux roux. Elle était grande. Presque aussi grande qu'Igor. Corps allongé. Mains un peu carrées. Gestes précis. Regard bleu ciel. Elle était chercheuse en biologie tropicale. Elle avait passé la journée à recueillir des échantillons de plantes tout près de l'endroit où Igor était parti faire des prises de vue. Puisqu'ils étaient tous deux fatigués, ils décidèrent de rester ce jour-là à Tijuana. Ils découvrirent la tristesse des villes frontières du nord du Mexique. Édifices à moitié achevés. Portes et fenêtres de boutiques murées. Tequila bars glauques. Prostitution. VIH. Gift shops. Affiches publicitaires gigantesques pour des sodas. Visages aux aguets d'hommes et d'adolescents qui assaillent les étrangers pour leur vendre des cartouches de cigarettes, des lunettes de soleil et des jeans de marques à moitié prix. Désert minéral. Humanité désolée. Deux femmes assises devant chez elles, résignées, semblaient attendre le prochain tremblement de terre.

Igor et Monica déjeunèrent dans une cantina. Monica fit à Igor la traduction des plats. Elle était espagnole et vivait à Madrid. Elle avait appris le français au collège. Ils mangèrent des œufs frits avec du riz, des oignons et des tomates. Igor aimait le léger chuintement qui accompagnait chacune des phrases de Monica.

En fin de journée un vent chaud souffla dans Tijuana, soulevant des journaux et des sacs en plastique qui, après des courses folles sur les trottoirs ou au milieu des rues, se plaquaient contre les vitrines des boutiques et les pneus des voitures.

*

Monica portait un châle noir en maille à longues franges, des bottes de cuir couleur cire d'abeille, un chemisier gris de coton léger et un pantalon de toile beige.

*

En rentrant à l'hôtel, ils déplièrent une carte qu'ils scrutèrent ensemble. Ils décidèrent de partir très tôt le lendemain avec la voiture qu'Igor avait louée

pour ses prises de vue. Il fit courir son index le long de pointillés qui indiquaient un chemin de terre non carrossable.

Lorsqu'elle herborisait Monica emmenait avec elle une sacoche qui contenait tout un ensemble d'objets indispensables à ses recherches : un petit canif, des ciseaux, des gants de jardinier, des capsules et des pochettes en plastique à zip, certaines plus minces ou tout en longueur, doublées à l'intérieur d'une fine pellicule d'aluminium ou d'ouate. Ce jour-là elle prit aussi une gourde et une couverture.

À cinq heures du matin dans le hall de l'hôtel une télévision diffusait des cours de cuisine thaïe. Un plan serré sur des nouilles sautées aux champignons noirs visqueux fit grimacer Igor. Le jeune homme de la réception s'était endormi sur un annuaire ouvert. Igor et Monica suspendirent eux-mêmes leurs clés aux petits crochets dorés.

Après avoir quitté Tijuana, ils découvrirent un paysage d'arbres secs, d'arbustes et de pierres.

La voiture était très bruyante. Ils ne s'entendaient pas parler.

Au bout d'un moment apparurent, d'abord isolés dans le paysage, puis par touffes clairsemées, les premiers agaves. Bleus, certains bleu-vert ou tirant sur le gris. Les plantes immobiles, certaines de taille humaine, peuplaient progressivement le plateau désertique d'une foule de personnages inquiétants. Ils s'arrêtèrent pour observer quelques spécimens de plus près.

Igor sentait encore la vibration de la voiture dans tout son corps. Il fit quelques tourniquets avec ses bras en respirant fort. Du moteur de la voiture à l'arrêt émanait une violente odeur d'essence. Monica sortit la lame de son canif et fit une entaille à la base d'une feuille particulièrement charnue. Immédiatement une sorte de lait clair perla à l'endroit de l'incision. Elle recueillit un peu de ce liquide poisseux dans un petit tube et en imbiba de la gaze qu'elle glissa dans une pochette en plastique. Elle écrivit au feutre noir le nom et le numéro de l'échantillon puis griffonna quelques mots sur un carnet. Dans un autre tube elle déposa un peu de sable.

– Les plantes, dit-elle, sont les meilleurs témoins de l'avancée du désert. D'après le type de végétation qui pousse à tel ou tel endroit on peut conclure à l'existence de nappes d'eau cachées ou de gîtes minéraux.

Un vent léger se leva. La lumière modifiait progressivement la perception des couleurs et des reliefs.

10

Ils reprirent la route jusqu'au village indiqué sur leur carte. Ils s'arrêtèrent devant une maison dont les volets ouverts laissaient présager de loin qu'elle était habitée. Le ciel gris clair était éblouissant. À côté de la porte, un peu caché par une balustrade, un homme était assis sur un banc. Maigre, le visage creusé, un pantalon gris passé par le soleil. Lorsqu'il vit Igor et Monica il souleva son chapeau puis essuya son crâne et son cou avec un mouchoir. Un garçon aux cheveux noirs coupés court, visage hâlé, se tenait debout à ses côtés. Il portait un tee-shirt Nike rouge trop grand pour lui et un short bleu électrique. Il les regarda en plissant les yeux.

Monica salua le vieil homme et le garçon puis elle leur expliqua qu'ils venaient de Tijuana et qu'ils cherchaient la réserve d'El Vizcaíno. Le garçon leur proposa de les héberger pour la nuit et de les guider le lendemain où ils voudraient. Monica le remercia lui disant qu'ils ne comptaient pas dormir là. Elle lut la déception du garçon sur son visage. Pour tâcher de lui faire quitter sa mine sombre, elle lui demanda :

– Comment t'appelles-tu ?

– Victor.

– Quel âge as-tu ?

– Onze ans.

– C'est ta maison ?

Il fit non de la tête. Il habitait chez sa mère qui était cuisinière à l'hôpital de Hermosillo. Le vieil homme au chapeau était son grand-père. Il lui tenait compagnie l'été. Le vieil homme tendit à Monica une main osseuse couverte de taches de son qui déclinaient toute la gamme des bruns. De l'autre main il lui saisit le bras :

– Qu'espérez-vous voir à El Vizcaíno ? lui demanda-t-il.

Elle lui répondit qu'elle faisait des recherches sur les plantes. Igor souleva son appareil photographique et d'un geste montra le paysage.

Le vieil homme approuva de la tête, ramena doucement ses mains sur ses genoux. Monica lui demanda s'il connaissait les montagnes. Mais il n'écoutait plus. Il était soudain comme absent.

Igor et Monica remercièrent le vieil homme et l'enfant puis ils reprirent la route pour atteindre avant la nuit la ligne de crête qu'ils apercevaient à l'horizon. Les distances étaient difficiles à estimer. Ils roulèrent un moment dans la lumière du crépuscule puis dans la nuit. Les phares de la voiture attiraient des milliers d'insectes, masses mouvantes de petits points qui, suivant les écarts de la voiture, sortaient du faisceau de lumière blanche, puis y rentraient à nouveau avec un temps de retard. Ils regardaient droit devant eux,

perdant progressivement tout repère dans l'espace et le temps. Ils durent contourner une zone dont le sol était accidenté. Uniquement préoccupés par l'état de la route, ils manquèrent un embranchement. Monica serrait la poignée au-dessus de la fenêtre. La terre était de plus en plus rouge et la piste de plus en plus ravinée. Ornières, bosses, flaques d'orage. À chaque nouveau cahot, ils s'amusaient de la manière dont leurs cheveux se dressaient sur leur crâne. Il y eut une ornière plus profonde et plus large qu'une autre. Le véhicule pencha soudain fortement et s'immobilisa. Toutes les affaires rangées dans le coffre (sacoches, bâches) glissèrent en même temps et se télescopèrent dans un grand raffut. Monica faillit être assommée par un trépied qui percuta violemment son appuie-tête. Igor l'aida à sortir par la porte du conducteur car le talus bloquait la sienne. Il tenta de dégager le véhicule. Il eut beau caler des bouts de bois, des pierres, la roue avant droite patinait dans la terre molle. Il fit une dernière tentative, accéléra, la voiture sembla bouger, puis plus rien. Les manœuvres successives avaient fini par noyer le moteur. Igor fixa un moment devant lui le vide. Monica regardait l'ornière énorme creusée par la roue et la terre hérissée de bouts de bois.

– À mon avis c'est inutile. Tu vas t'épuiser.

Elle tendit la main à Igor :

– Viens.

Elle l'aida à se hisser sur le talus.

Ils choisirent de suivre la piste plutôt que de revenir sur leurs pas. Le vieillard et le garçon du village ne pourraient quoi qu'il en soit pas grand-chose pour eux. D'après la carte, ils estimèrent qu'ils n'étaient plus très loin du village de Chukson.

L'humidité tombait. Monica se serra dans son châle. Ils prirent avec eux l'unique couverture dont ils disposaient, ce qu'il leur restait d'eau et de nourriture (un melon, un pain de maïs, des noix de pécan), et deux lampes torches.

La nuit était très sonore. Ils identifièrent parmi les cris d'animaux le hululement d'une chouette, les appels d'un oiseau menacé ou dont le nid venait d'être dévasté. Puis, venu de très loin, un hurlement, de chien probablement.

Ils virent dans les faisceaux de leurs lampes qu'ils avaient les chaussures, les chaussettes et le bas de leur pantalon rougis par la terre. Ils marchèrent une partie de la nuit. Vers deux heures du matin, Monica proposa une halte.

Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Igor et s'endormit. Il n'osa plus bouger. Il déroula avec précaution la couverture, qu'il déploya sur leurs deux corps. Puis au bout d'un moment, tombant de sommeil, il s'inclina doucement jusqu'à ce que sa tête touche terre.

11

Les premières lueurs du matin les réchauffèrent. Des oiseaux traçaient des lignes obliques haut dans le ciel. Ils marchèrent en se racontant leur vie par bribes. Monica avait d'abord suivi des études de commerce. Puis à l'occasion d'un stage en Bolivie le désir lui était venu d'étudier la biologie végétale. Igor avait grandi en Suisse, à Vevey. À sept ans, il avait perdu son père, ouvrier mort noyé emporté par une vague sur une plate-forme de forage en mer du Nord.

– Un gant épais. C'est tout ce qu'on a retrouvé de lui.

C'est ainsi qu'il avait compris que son père était mort, en voyant un gant posé sur la commode de la chambre de ses parents. Il se rappelait les visages des gens qui étaient venus les saluer, sa mère et lui, le lendemain de la publication de l'avis de décès dans le journal. Sa mère s'était remariée trois ans plus tard avec un maçon qui était mort d'un cancer des poumons juste après la naissance de Théo et Léo. Des jumeaux. Tous deux champions de Suisse de natation et sélectionnés aux Jeux olympiques. L'un en cinquante mètres catégorie junior. L'autre en relais. Igor ne manquait sous aucun prétexte leurs compétitions. Théo et Léo vivaient encore chez leur mère. Le mur du couloir était tapissé de médailles et de trophées.

*

La première photographie prise par Igor était un portrait de sa mère au Creux-du-Van dans le Jura où ils avaient passé des vacances un été. Au pays des automates et des chronomètres de marine.

*

Un panneau indiquait le prochain village à vingt miles. Un vent sec se mit à souffler, soulevant des buissons d'épines. La masse de sable déplacée était telle que bientôt la piste elle-même ne fut plus visible. Monica sentait le sel piquer ses lèvres. Le vent faisait claquer les petites attaches de son sac à dos. Au plus fort de la bourrasque, Igor et Monica s'agenouillèrent tête contre tête, tenant une couverture au-dessus d'eux comme un grand manteau et ménageant au sommet un petit orifice pour que l'air circule. Igor était plus éprouvé que Monica. Il ferma les yeux tout le temps qu'ils restèrent abrités dans leur petit cratère. Puis le vent tomba. Ils se dégagèrent lentement de la couverture raidie par le sable. Ils découvrirent autour d'eux un nouveau paysage. Des rochers avaient disparu, tandis que d'autres s'étaient comme soudés, dressant une muraille là où il n'y avait auparavant que des blocs isolés. Ils durent s'orienter

en scrutant le soleil. D’après Monica il devait être onze heures du matin ou midi. Ils engloutirent leurs dernières provisions.

Pas un brin d’air, pas un bruit. Igor vit que le soleil enflammait le visage de Monica. Puis il ne vit plus rien.

– Ça va ? demanda-t-elle à Igor, qui lui répondit d’une voix enrouée :

– Continuons.

Quelques nuages couraient dans le ciel. Monica marchait en tête puisque c’est elle qui savait s’orienter à la boussole et lire la carte qu’elle repliait et glissait dans son sac à dos après chaque nouvelle consultation.

Elle s’exclama soudain :

– Regarde !

Venait de surgir de derrière une petite dune un animal lui-même couleur de sable. Était-ce le chien qu’ils avaient entendu hurler la veille ? La respiration de l’animal gonflait ses flancs maigres. La manière qu’il avait de les fixer fit frissonner Monica. L’instant d’après il avait déjà fui au pied d’une muraille sombre.

Monica se tourna vers Igor. Son visage était immobile, crispé. Monica s’approcha de lui.

– Qu’as-tu ?

Depuis un moment le soleil brûlait tellement les yeux d’Igor qu’il avançait les paupières mi-closes. N’y tenant plus, il avait fini par les fermer tout à fait. Un petit chemin montait en lacets jusqu’à une crête. Monica le suivit des yeux, le perdit dans un éboulis, le retrouva, pour le perdre à nouveau entre les pierres. Igor était à bout de forces. Il s’arrêta un long moment, incapable de dire s’il pourrait repartir ou non. Monica tâcha d’estimer les distances jusqu’au chemin et le temps qu’il leur faudrait pour parvenir jusque-là.

Au pied de l’escarpement se dressait une haute roche percée. Ils se mirent à l’abri du vent. Monica nettoya soigneusement les yeux d’Igor à l’aide d’un mouchoir imbibé d’eau. Il tremblait de fatigue. Elle le serra dans ses bras. Ils restèrent blottis un moment.

Elle regardait passer les nuages de plus en plus nombreux et épais. Leurs ombres glissant sur toute chose faisaient se mouvoir le paysage. Un même frémissement agitait collines, roches et arbres. Igor se passa la main ouverte sur le visage.

*

Igor avait les cheveux noirs de son père. Ses yeux noirs. Son long nez mince. Et son imagination *abracadabrante*, disait sa mère.

12

Très loin du fond de la vallée vint un son sourd, un grondement résonnant de toutes parts comme une chute de pierres incessante. Il faisait nuit à présent. Monica distingua deux minuscules points de lumière. Elle dit à Igor qu'il y avait là-bas quelque chose. Le grondement persistait, se rapprochait même. Les lumières s'intensifiaient. Elle identifia bientôt les phares d'une camionnette. Elle fit de grands gestes, dessina avec sa lampe des ellipses blanches. La camionnette progressait doucement. Elle se dirigeait vers eux. La camionnette s'arrêta, le moteur tournait encore. Monica ne vit d'abord que le conducteur et son coéquipier qui les observaient elle et Igor un moment sans descendre de la camionnette. Puis le conducteur fit signe à Monica de monter. Igor était désormais trop faible pour se déplacer. Il dormait debout. Monica expliqua en espagnol qu'elle avait besoin d'aide. Un deuxième passager descendit mais cela ne fut pas suffisant. Le conducteur dut se joindre à eux pour transporter Igor. Monica découvrit qu'il y avait du monde à l'intérieur de la camionnette. Une dizaine de silhouettes encapuchonnées. Il n'y avait pas de lumière, seulement la lueur du tableau de bord du conducteur. Le véhicule n'avait pas plus d'un mètre cinquante de large. Aucun siège ou banquette. Les hommes étaient accroupis à même le sol les uns en face des autres, leurs genoux se touchaient. Ils avaient le dos collé à la carrosserie. Les cannelures de la tôle en vibrant donnaient l'impression d'entrer dans les vertèbres. Monica tenait les mains d'Igor qui s'était réveillé. Les hommes encapuchonnés avaient l'air de ne prêter aucune attention aux deux nouveaux passagers. À un moment donné le conducteur cria en se retournant vers eux quelque chose qu'ils ne comprirent qu'après coup, quand un grand bong – la carrosserie heurtant une pierre ou un monticule de terre – les secoua tous. Igor ne savait plus s'il avait chaud ou froid. Il avait les cheveux collés par le sable et la sueur. Il tâcha d'ouvrir les yeux. À côté de lui ce n'était pas Monica qui était assise mais une silhouette floue enveloppée dans un châle noir.

Le soleil se levait sur une ligne de collines. La camionnette s'arrêta net. Le conducteur articula un nom en pointant la main vers le nord. Puis il se retourna, fit signe à Igor et Monica de descendre ainsi qu'à trois autres passagers. L'un d'eux refusa. Le conducteur haussa le ton, devint tout à coup d'une agressivité inouïe, sortant de la boîte à gants un objet enveloppé dans un tissu avec lequel il visa l'homme. L'insoumis ne se fit pas prier et descendit après avoir échangé quelques mots avec les autres. Tout fut rapide et brutal. Le conducteur grommela quelque chose. La porte de la camionnette coulissa, claqua, il y eut un bruit de démarreur, de pneus, un nuage de poussière, et c'était fini.

Une connivence silencieuse lia très vite le petit groupe debout au bord de la route. Tous regardaient en silence vers l'est. Le jour se levait. Monica déplia sa carte. Elle tâchait de retrouver le nom qu'avait prononcé le conducteur. Puis elle proposa aux autres de rester groupés et de marcher ensemble dans la même direction.

À quelques mètres devant eux s'élevait un grillage doublé de fils barbelés infranchissables. Le vent poussait des fétus de paille et des enveloppes de graines de cactus diaphanes et douces comme du duvet d'oisillon. Certaines se prenaient dans les pointes des barbelés puis se détachaient, poursuivant un moment leur parcours délicat. Les hommes se courbaient, tenant d'une main leur capuche pour qu'elle ne quitte pas leur tête, plaquant de l'autre leur pantalon ou leur chemise pour empêcher le tissu de claquer. Tout à coup le grillage forma un angle droit qui repartait vers l'est. D'après les indications que leur avait fournies le conducteur, ils devaient toujours suivre le nord. Igor soutenait avec difficulté le poids de sa propre tête. Il était maintenant très pâle. Monica lui demanda s'il avait soif. Mais il secoua la tête en disant qu'un arrêt lui serait plus pénible qu'autre chose.

Monica vit de loin briller des rails. Il s'agissait d'une voie ferrée bordée de buissons. Ils marchèrent sur les traverses en visant les planches. L'un des hommes encapuchonnés, celui qui avait voulu rester à bord de la camionnette, se plaignit et s'accroupit en se tenant la tête.

– *Asco*, dit l'un des hommes.

– Il a la nausée, dit Monica à Igor.

L'homme accroupi saisit des petits cailloux, les serra dans ses mains, puis les laissa tomber un à un en écartant doucement les phalanges. Deux autres hommes lui crièrent des mots durs. Il relâcha d'un coup tous les petits cailloux à l'exception d'un, qu'il mit dans sa bouche, et il reprit la marche sans broncher, les mains enfoncées dans les poches.

Dans la lumière orangée du soir ils distinguèrent au loin un bâtiment isolé, trop petit pour être une ferme. Ils s'approchèrent. C'était une ancienne gare. Des oiseaux nichaient sous un auvent. Des portes, des fenêtres et des lames de parquet avaient été démontées par endroits. Quand ils pénétrèrent dans la pièce qui avait dû servir autrefois de salle d'attente, des petits rongeurs s'enfuirent en tous sens. Dans un coin gisaient les restes d'un feu de bois, avec des canettes de bière et des boîtes de conserve carbonisées. Monica découvrit sur le flanc d'un bureau un long graffiti rouge vif composé d'une série de prénoms tracés à la bombe. Les signatures se poursuivaient tout au long des murs et sur les portes d'une armoire métallique défoncée : *Arturo Pablo Antonio Juan Alejandra Maria Graciela Cleo Analecto*. Igor à qui Monica lut les prénoms lui demanda de photographier cette frise en souvenir de cette journée elle-même sans début ni fin.

*

Igor devait photographier certaines choses séance tenante.

La photographie répondait au fonctionnement de son système nerveux.

13

De la gare partait une route. Un panneau indiquait une pompe à essence à une distance de trois miles. L'homme qui s'était déjà plaint de nausées fut prit d'étourdissements et appuya sa main sur l'épaule de son voisin. Des oiseaux tournaient dans le ciel au-dessus d'une zone plus sombre à l'horizon.

– Nous y sommes presque, dit Monica.

Ils aperçurent bientôt les toits et les arêtes de plusieurs petits bâtiments. C'était l'Estrella, un petit bar flanqué d'une station-service. Derrière un rideau de lamelles en plastique multicolores ils découvrirent un vieux zinc bosselé, des poupées indiennes accrochées à une poutre, et un poster de l'équipe de football du Mexique punaisé au mur. Dans la cuisine un homme de dos faisait des grillades pour deux cantonniers.

Les hommes encapuchonnés et Igor ne disaient rien tant ils étaient paralysés par la fatigue et la honte d'être sales. Monica passa commande pour tout le monde de maté très sucré. Le patron les servit sans les regarder. En buvant ils se brûlèrent les lèvres. Monica demanda ensuite s'il y avait un lavabo ou une fontaine. Le patron serra d'une main son tablier, leva la tête, considéra chacun des hommes de la petite troupe. Essuyant du poignet son front perlé de sueur grasse, il répondit :

– Là-bas, dans l'arrière-cour.

Un petit filet d'eau alimentait une vasque de pierre fendue en plusieurs endroits et veinée de joints de silicone.

Les hommes sortirent la tête de leur capuche, retroussèrent leurs manches et s'aspergèrent le visage, le cou et les bras, cernés par des abeilles. Igor resta un long moment les poignets trempés dans l'eau glacée, attendant que baisse par degrés la température du sang dans ses veines. Monica demanda le nom et l'âge de chacun de ces hommes dont elle découvrait enfin le visage. Manuel, Diego et Archibald avaient tous entre quatorze et dix-neuf ans. Monica avait quarante-deux ans. Igor vingt-sept.

Ils passèrent tous commande de hamburgers avec le plus d'oignon et de fromage possible. Igor et Monica, qui n'avaient rien avalé depuis quarante-huit heures, se demandèrent en riant comment ils pourraient ingurgiter une chose aussi énorme. Au fond de la salle, un petit autel en bois sculpté rose, bleu et or abritait une vierge baroque aux traits à demi effacés.

Au bout d'une demi-heure, ils tombaient tous dans leur assiette. Le patron leur proposa d'aller se reposer dans une remise attenante au garage où ses employés faisaient la sieste en semaine. Des épis de maïs séchaient entre deux pans de grillage fixés à des traverses de bois qui couvraient tout un mur. Les couchages étaient sommaires : deux lits fixés au mur avec des sangles, un lit

pliant et un hamac. Deux des hommes partagèrent le hamac en s'allongeant tête-bêche.

Dans la lumière filtrée par les planches de la charpente une multitude de petites particules de farine se déplaçaient très lentement en dessinant des spirales.

*

Un homme qui martelait l'arbre de direction de sa voiture un peu plus loin les réveilla tous brutalement. Il devait être cinq heures de l'après-midi. Ils avaient les vêtements et les cheveux moites. Igor se plaignait des yeux. Il fallait partir. Les trois hommes encapuchonnés se concertèrent et choisirent d'attendre le bus pour rejoindre Tijuana. Monica proposa à Igor de faire du stop jusqu'à Puerto Morelos, une petite ville balnéaire. Ils se saluèrent tous sans effusion. Quelque chose du lien qui les avait unis jusque-là s'était défait et la méfiance à l'égard de l'autre avait soudain repris ses droits.

*

L'unique autoportrait d'Igor était une photographie en costume-cravate, la tête renversée en arrière, les cheveux plaqués, le visage de trois quarts baigné de lumière. Il lui avait donné pour titre *Masque solaire*.

*

Igor et Monica avaient marché à peine cent mètres le long de la route quand une femme d'une cinquantaine d'années au volant d'un monospace Chrysler s'arrêta. Le front pâle, le visage tendu. Châtain foncé. Belle. Elle parlait anglais. Sa sœur avec qui elle vivait était morte trois jours plus tôt renversée par une voiture. Depuis, elle multipliait les rendez-vous chez le notaire, organisait les choses dans les moindres détails, les chants pour la messe, le plan de table du repas, la nuance de gris du faire-part. Ces préparatifs l'aidaient à conjurer son chagrin et fuir sa maison. À chaque phrase, elle était au bord des sanglots, puis elle se ressaisissait, remontant de l'index ses lunettes noires qui lui glissaient sur le nez, et tâchant de maintenir la nuque bien droite dans le prolongement du dos. À l'horizon, le soleil formait un point incandescent qui, entre deux collines, fit scintiller une portion d'océan comme un miroir. La femme ne regarda ni ne questionna à aucun moment Igor et Monica. Elle les déposa devant un petit hôtel en leur disant simplement qu'elle avait été heureuse d'avoir fait leur connaissance.

14

Igor devait trouver au plus vite un médecin à qui montrer ses yeux. La réceptionniste de l'hôtel leur indiqua un ophtalmologiste qui soignait les éborgnés et les yeux brûlés des ouvriers soudeurs. On pouvait se rendre à la consultation sans rendez-vous, mais il ne fallait pas être trop pressé. Une assistante sans âge les accueillit. Ils traversèrent un long couloir. Igor sentit sous ses pieds les bosses d'un linoléum décollé. Dans la salle d'attente un enfant portait une paire de lunettes dont un verre était occulté par un bout de carton. Cela ne semblait pas l'empêcher de galoper d'un endroit à l'autre de la pièce, rampant sous les sièges pour suivre au plus près les déplacements d'un petit robot qui se cognait aux murs et aux meubles, se relevait et repartait en faisant un bruit de grosse mouche étourdie. La mère tâchait de retenir l'enfant par son tee-shirt qui à force d'être tiré se déformait. Un homme souffrant d'un strabisme lisait un journal. Le petit garçon reconnut immédiatement en lui un des aliens-lézards du bar de Tatooine dans *La Guerre des étoiles*. Au bout de deux heures d'attente le médecin reçut Igor. Il l'examina avec attention et douceur. Il lui comprima les yeux un moment puis relâcha la pression.

– Mon assistante va vous mettre des gouttes, dit-il, je vous examinerai dans un quart d'heure.

Igor retourna dans la salle d'attente où s'étaient entre-temps installés un vieillard et sa fille. L'assistante pressa la moitié du contenu d'une petite dosette dans les yeux d'Igor. Elle revint cinq minutes plus tard. Vida la dosette. Igor ne voyait plus aucun contour net. L'ophtalmologiste l'appela dans son cabinet. Il lui fit poser le menton sur le bord en plastique d'un appareil, lui demandant en même temps de rapprocher le front d'une pièce de métal courbe. Il alluma une loupiote. Il enduisit une lentille d'un produit visqueux et posa le verre sur l'œil. Igor pouvait sentir un souffle tiède sur son visage. L'ophtalmologiste retira la lentille en la faisant glisser d'un geste bref et dit :

– On peut perdre la vue quelque temps, c'est impressionnant, mais cela ne veut pas dire forcément qu'il y a des lésions.

Il nettoya la lentille, remit un peu de gel dessus, ausculta l'autre œil.

– Rien de méchant, dit-il en faisant tourner la lentille.

Il prescrivit du collyre et du repos.

La lumière du jour en sortant dans la rue fit à Igor l'effet d'une piqûre dans l'œil. L'assistante leur avait indiqué une pharmacie qui faisait aussi office de droguerie et d'herboristerie. La boutique était tenue par un homme d'une soixantaine d'années, petit et rond. Lorsqu'il vit entrer Igor et Monica il se dirigea immédiatement vers Igor, le fixa et lui dit :

– *Pobre pequeños ojos.*

L'odeur de cette boutique était inoubliable. Même le sac en papier qui avait servi à emballer le collyre et le paquet de coton prédécoupé sentait le camphre, le cirage et la lessive en poudre.

Ils rentrèrent à l'hôtel épuisés. Ils dormirent presque tout habillés. Igor se réveilla au milieu de la nuit. Il retrouvait doucement l'usage de ses yeux. Les néons de l'hôtel éclairaient à travers les rideaux l'intérieur de la petite chambre. Il photographia un vieux fauteuil en cuir clouté et une peinture naïve représentant une famille dans une voiture à cheval sur la place d'un village. Les parents, les enfants et le cocher portaient des habits de cérémonie et des chapeaux sombres. Les roues de la voiture étaient déformées, les façades des maisons de guingois, et le feuillage des arbres brossé de manière très maladroite. La scène avait quelque chose d'extrêmement touchant.

Igor observa Monica dans son sommeil. Sur ses paupières closes il pouvait suivre le tracé léger d'un trait de crayon ocre.

*

Le lendemain ils allèrent d'abord du côté du môle. Ils remarquèrent assis sur un rocher un garçon immobile qui fixait la mer. En s'approchant ils virent qu'il dessinait les vagues.

Des algues, des détritus et des figues de Barbarie flottaient au creux des pierres grises. Un peu plus loin sur le port des hommes éventraient leur pêche. Des enfants en cercle observaient un pêcheur qui frappait violemment un poulpe énorme contre le sol.

La nuit suivante ils dormirent dans leur petite chambre d'hôtel comme à l'intérieur d'un coquillage ouvert.

Le lendemain matin ils prirent un bus pour Mexico.

*

Igor n'utilisait le flash que s'il produisait à l'image une tache sur les objets ou un halo autour d'eux.

*

Dans le bus il y avait des femmes avec des enfants, de jeunes Indiens, des étudiants américains au style néo-grunge qui faisaient le tour du Mexique sac au dos, et une vieille femme dont Igor ne vit tout au long du voyage que le profil perdu.

À cause de la climatisation déréglée ils eurent la sensation de traverser le désert dans un réfrigérateur.

*

Ils n'avaient pas trouvé de vols pour le même jour. Ils se quittèrent à Mexico à l'ombre d'un gigantesque échafaudage. Les gouttes qu'Igor mettait toutes les deux heures dans ses yeux avaient strié ses joues de violet.

Ils s'embrassèrent, passant de la tendresse au désir nu.

15

La veille de son départ Igor avait retrouvé à Mexico deux amis galeristes. Ils étaient allés dans un bar où l'on servait du pulque, une boisson obtenue à partir de la fermentation de la sève du maguey, une variété d'agave.

Ce fut une soirée particulièrement chaleureuse et gaie. Le lendemain tous les trois tombèrent malades (maux de tête, frissons, vomissements), au point qu'Igor faillit annuler son départ. L'un des galeristes lut après coup dans les journaux qu'on avait constaté cette semaine-là plusieurs cas d'empoisonnements mortels. Poussés par une forte demande, les producteurs de pulque avaient introduit dans la boisson des additifs (des racines toxiques et de la chaux infusées dans de l'eau bouillie) extrêmement nocifs pour la santé. À l'aéroport de Mexico, Igor dut attendre l'annonce de l'embarquement allongé inconfortablement sur trois sièges, le visage caché sous un grand chapeau de paille. Au moment d'embarquer il vit de loin un homme qui se faisait prendre en photographie avec des touristes, revêtu d'une combinaison stretch argentée sur laquelle on pouvait voir un dessin de squelette tracé en noir. Il portait un masque de tête de mort et une faux recouverte de papier d'aluminium. Un couple d'Américains d'une cinquantaine d'années, amusés et inquiets tout à la fois, se demandaient s'ils avaient réellement envie de poser dans les bras d'un personnage aussi disgracieux.

16

Igor attrapa une mite en plein vol avec une extrême prestesse. Il serra le poing mais, sans écraser la mite, la relâcha de la fenêtre du salon qu'il referma aussitôt.

Il venait d'apprendre par un message de sa mère sur le répondeur que la fédération suisse de natation avait suspendu Théo et Léo pour deux mois. Ils étaient interdits de compétition. Lors d'un cocktail à la mairie de Lausanne, organisé en leur honneur, ils avaient apostrophé avec insolence un élu sur le sort des réfugiés tchétchènes. Tous les journaux du canton rapportaient l'affaire. La nouvelle avait profondément contrarié la maman d'ordinaire si fière de ses deux champions de fils.

– Tu ne peux pas leur parler toi, ? Au moins qu'ils… Le répondeur l'avait interrompue au milieu de sa phrase. Elle était coutumière des mauvaises manipulations de touches de son portable, qu'elle pressait contre sa joue aussi fort qu'elle collait naguère le haut-parleur du combiné téléphonique à son oreille.

17

L'hiver qui avait suivi leur rencontre Igor et Monica s'étaient retrouvés quelques heures à Paris. Igor lui avait donné rendez-vous dans les jardins Albert-Kahn. C'était l'après-midi. Il venait de neiger. Une pellicule blanche recouvrait les pins de la forêt vosgienne, la pelouse du jardin anglais et les arbres d'ornement japonais. Ce lieu apparut à Igor comme le rêve d'un homme de voir le monde en raccourci. Monica pensa à ces paysages indiens faits d'une superposition de sables colorés dans un flacon.

Un couple de retraités s'extasiaient de tout tandis qu'un peu plus loin deux maîtresses d'école avaient de la peine à tenir leur classe de CM1.

Monica était emmitouflée dans une doudoune norvégienne. Igor dut prendre à rebrousse-poil les longues franges synthétiques qui dépassaient d'une manche pour trouver sa main.

Ils s'embrassèrent près des tilleuls et des ginkgos bilobés. Ils prirent un thé dans le palmarium. Igor montra à Monica un portrait des jumeaux aux derniers championnats suisses juste après une épreuve de classification. Ils avaient les joues rouges, la marque de l'élastique des lunettes sur les tempes, un petit bout de plastique noir pincé à la base du nez, et le regard bleu lavé par le chlore. Monica regardait le détail des visages tout en faisant tourner entre ses doigts un carré de sucre sur le papier duquel était imprimée une vignette du château de Chenonceaux. Soudain elle fit tomber le morceau de sucre avec son papier dans sa tasse de thé. Chenonceaux pâlit, devint difforme.

*

Igor aimait les vitesses assez lentes (1/15e, 1/30e).

18

Mi-avril Monica, qui se rendait à Munich pour un congrès, s'arrêta vingt-quatre heures à Lausanne.

À l'aéroport de Genève, en lisant le mot Swiss, Igor pensa à tous les avions qu'il avait fallu repeindre après la déconfiture de Swissair.

Igor et Monica étaient heureux de se retrouver. Ils marchèrent dans Lausanne. Les rues en pente étaient vides. La chimère et le sphinx du palais de Rumine les arrêtèrent et les observèrent longuement. Mais les statues ne leur posèrent aucune question difficile.

Martin absent quinze jours pour une course en montagne avait proposé à Igor son appartement. Tout y était presque trop bien rangé. Monica proposa de choisir quelques objets au hasard, pris autour d'eux ou dans les placards (un grand pot de fleurs, un tabouret tamtam, une souris d'ordinateur, un tricot, un corde de rappel rose fluo, un sachet de brandade de morue lyophilisée, un coquetier design en spirale…), et de les changer de place, pour introduire juste ce qu'il faut de désordre, et se sentir plus à l'aise. Ce fut un ballet loufoque et joyeux. Hellzapoppin'. Igor et Monica s'amusaient beaucoup.

Le soleil touchait le flanc de la ville. Le lac était gris, d'un gris mat et lumineux. Le Montreux, l'un des derniers bateaux à roue naviguant sur le Léman, quittait le port d'Ouchy.

À un moment donné Igor et Monica s'apprêtant chacun à saisir un objet se trouvèrent l'un devant l'autre. Il y eut le calme soudain.

Monica glissa sa main dans les mains d'Igor. Leurs mains brûlaient. Leurs corps ne furent plus qu'une seule et même ombre dans l'ombre.

19

Le 1er juillet Igor mangea des groseilles achetées le matin même au marché. Énormes, délicieuses.

Il alla s'asseoir à l'ombre du grand séquoia avec un livre.

Quinze jours plus tard il partit en Bretagne.

*

Un soir tard à Douarnenez Igor appela Monica pour son anniversaire. Il la réveilla. À moitié endormie, elle ne sut pas dire un seul mot de français et se mit à parler en allemand. Igor improvisa quelques phrases en russe. L'échange dura un moment. Immédiatement suivi d'un fou rire.

*

Il y eut l'orage.

Les carreaux de la maison giflés par la grêle.

Le sol couvert de petites feuilles jaunes et vert tendre encore attachées à des branchettes.

Le sac Migros déchiré par des bouts de verre.

Le ciel mauve au-dessus du Beau-Rivage Palace.

20

Dix jours après son retour de Bretagne, Igor monta en funiculaire jusqu'au Mont-Pèlerin au-dessus de Vevey. C'était la fin d'après-midi. Dans les vignes les petits grains de raisin piqués par la grêle jonchaient le sol, dégageant une odeur âcre. Peu d'arbres. Des cyprès, des pêchers de plein vent.

La voie rapide grondait au loin. Igor eut tout loisir d'observer les lignes du bâtiment Nestlé, un vaste Y de béton et de verre, ainsi que le déplacement des fines silhouettes des employés de l'entreprise, figurines de maquette posées par un architecte sur un sol idéal.

Il descendit à Vevey à travers les bois et les vignes. Il prit le pont au-dessus des rails de chemin de fer, l'avenue du Général-Guisant, puis il tourna à droite rue de l'Union.

À la terrasse de la pizzeria l'Altro Mondo, deux hommes buvaient l'apéritif et piquaient avec des cure-dents des olives fourrées aux anchois ou au piment doux.

Le soleil en fin de journée éclairait tout à contre-jour. L'air fraîchissait.

Sur la pelouse au bord de l'eau, deux jeunes femmes, visage sérieux, yeux immobiles, chacune fixant son magazine, remplissaient les questionnaires-tests de l'été.

*

En rentrant chez lui il croisa Fantômas, qui aussitôt détala, l'air chiffonné. Il lança au jugé depuis l'entrée son sac sur le lit. Il était allé chercher le tirage du portrait qu'il avait fait de Martin le 1er août dans sa cuisine. Il y joignit quelques mots, glissa le tout dans une grande enveloppe qu'il posa sur le petit meuble de l'entrée.

Igor était d'une humeur très étrange. Depuis l'orage, tout se passait comme s'il ne percevait plus le monde qu'au travers des paillettes de verre qui irisaient la surface des meubles et des objets de chez lui. Il découvrait un réel prismatique, composé de souvenirs minces, miroitants, fugitifs, aussi peu visibles que des écailles de poisson sur le bord d'un évier.

Troublé par le mode de fonctionnement inédit qu'adoptaient sa mémoire et sa pensée, il entreprit d'écrire sur un petit carnet noir à élastique des impressions et des images comme l'on note des rêves de peur qu'ils ne s'enfuient au réveil.

Le visage d'un homme dans les rues de Mexico.

Un banc chaud.

Les traces d'un pied humide sur le carrelage.

Un visage penché sur une carte dépliée.
La lumière à travers l'eau d'une fontaine.

*

Il dîna d'une omelette aux fines herbes. Il fit tourner avec le pouce dans la paume de sa main un coquillage fin et luisant comme de la porcelaine. Il appela Monica à Madrid. Il la remercia d'un autoportrait qu'elle lui avait envoyé la veille par internet. Un autoportrait pris avec son téléphone portable tenu à bout de bras. Bougé. Elle faisant le singe. Puis Igor proposa à Monica de passer quelques jours chez lui le dernier week-end de septembre à l'occasion du vernissage d'une exposition collective au musée de l'Élysée à Lausanne. Elle lui dit qu'elle espérait vraiment venir.

Comme toujours ils étaient l'un et l'autre émus de se parler. Et ils étaient frappés par la quantité de choses qu'ils arrivaient à se dire en si peu de temps et en parlant si peu d'eux-mêmes.

*

Le soleil se couchait. C'était l'heure préférée d'Igor. Nuages cyclamen. Montagnes bleu sombre s'obscurcissant. Le chant d'un oiseau. Puis la nuit. Dernier soir d'été. Les gens qui marchent tard dans les rues.

Igor prit dans sa bibliothèque un volume Taschen consacré à Edward Weston. Il ouvrit le catalogue à la page *Nude. Oceano*.

*

Le lendemain matin Igor nagea près du pont de la Veveyse. Il avançait, la tête orientée vers les vignes. Le ciel était limpide, l'eau calme.

Personne ne s'aperçut de sa disparition.

21

– Igor, c'est maman. Es-tu là ? Écoute, cela fait trois jours que j'essaie de te joindre. Tu ne réponds jamais. Tu es peut-être parti. Appelle-moi quand tu rentreras.

Claire et Sacha entendaient le téléphone sonner derrière la porte de l'appartement vide à des heures de plus en plus tardives ou matinales.

Le fromage de chèvre dans le réfrigérateur se couvrait de moisissure à l'endroit de l'entame. Une fourmi transportait une à une les miettes incrustées dans le tissu qui enveloppait le pain. Le tapis du salon n'était plus frôlé par aucun ourlet de pantalon.

La mère d'Igor, Théo et Léo ne dormaient plus.

Claire ne dormait plus.

La maison ne dormait plus.

*

Au bout d'une semaine sans nouvelles, la mère d'Igor finit par avertir la police.

Ils ne trouvèrent personne ni le moindre indice permettant d'éclaircir l'énigme. Igor avait disparu. Il était mort, victime probablement d'un accident ou d'un crime crapuleux. C'est ce que la police dit à la mère d'Igor. À Théo et Léo. À Sacha et Claire. À Marc. À Martin. C'est ce que Martin dit aussi à Monica.

*

Théo, Léo et leur mère n'avaient pas même un gant à poser sur la commode du salon.

Leur peine à tous était immense.

*

Monica voulut venir à Vevey, où Igor l'avait invitée quelques mois plus tôt. C'est Claire qui l'accueillit. Elle lui offrit un verre de sirop de sureau et des biscuits Kambly au chocolat. Elles ne se connaissaient pas mais elles avaient souvent entendu parler l'une de l'autre.

Claire avait gardé la clé de l'appartement que la mère d'Igor lui avait confiée pour le relevé des compteurs de gaz et d'électricité.

– La porte est un peu vieille et lourde, quand tu la fermeras fais-la claquer, vas-y carrément, dit Claire à Monica en tournant la clé dans la première des deux serrures.

Fantômas profita de ce que la porte qui lui avait été si longtemps refusée s'ouvrait pour entrer. Monica le suivit. Il faisait frais dans l'appartement. Il était sept heures du soir.

Monica demanda tout de suite à Claire si elle pouvait dormir là cette nuit.

– Tu veux rester là ? Tu es sûre ? dit-elle un peu inquiète.

– Oui.

– J'espère que cela ne sera pas trop triste.

Puis elle lui expliqua comment mettre en route le chauffe-eau, dans quel sens tourner la manette du gaz. Elle lui indiqua où se trouvaient les draps et lui confia la clé.

– N'oublie pas de chasser Fantômas avant d'aller te coucher, autrement il va te réveiller au milieu de la nuit pour te demander de sortir. Si tu as besoin de quoi que ce soit n'hésite pas. Demain on peut aller à la montagne si tu veux.

– C'est une idée. Merci. Bonne nuit, dit Monica, la main gauche sur la nuque, le bras replié derrière la tête comme à chaque fois qu'elle était anxieuse et fatiguée.

Elle poussa énergiquement la porte, dut s'y prendre à deux reprises pour la fermer complètement.

*

Une pile énorme de courrier s'était accumulée sur la table de la cuisine. Lettres, enveloppes kraft, envois recommandés. Monica devina en voyant le colis en provenance de Douarnenez qu'il s'agissait de l'album du Mexique. Elle fit craquer l'air des bulles du papier bulle. Le bruit sec épouvanta Fantômas qui alla se réfugier sous le lit.

La maquette consistait en une liasse de feuilles volantes rangées dans une pochette transparente à élastiques rouges. L'impression sur imprimante donnait aux photographies un aspect velouté. Monica reconnut des paysages. Des ciels. Des visages. Des dos.

El Vizcaíno, route
Le bar Estrela, intérieur
Tijuana, mains
Mexico, visage

Elle lut les textes de Marc. Le sens de certains mots lui échappait. Elle déplaça de la main une mèche de cheveux qui la gênait et glissa soigneusement les épreuves du livre dans leur pochette. Elle marcha dans l'appartement. Elle considéra l'espace qui séparait les choses les unes des autres, elle imagina la façon dont Igor circulait parmi elles. Elle vit sur la table basse du salon le petit cheval d'argile. Elle le fit légèrement pivoter sur la droite, remarqua le trait fin de pinceau rouge qui sortait de la bouche de l'animal. Elle chercha dans l'armoire à linge des draps. Elle trouva un drap éponge bleu et une housse de

couette prune. Elle prit une douche. Puis elle se nettoya délicatement le visage. Elle sortit quelques affaires de son sac de voyage. Elle enfila un bas de pyjama et un tee-shirt. Elle but un verre d'eau, gardant longtemps dans sa bouche l'eau avant de l'avaler tant ce qu'elle voyait autour d'elle accaparait son attention. Elle claqua dans ses mains pour réveiller Fantômas qui s'était installé sur le dessus-de-lit, puis elle courut après lui en cherchant à lui faire peur. Le chat comprit vite qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. Il cracha, hérissa le poil, fit le bœuf, bouscula la plante grasse, et tomba dans un guet-apens entre la commode de l'entrée et le porte-parapluies.

– Allez zou ! et Fantômas se retrouva dans l'escalier tout dépeigné et gonflé de dépit.

*

Monica tendit le bras en fermant les yeux, déplia les doigts de la main, tâcha de trouver le geste d'Igor éteignant sa lampe.

Elle cherchait le sommeil. Elle cherchait Igor.

*

Une araignée tissa un fil entre l'étagère de l'entrée et la poignée de la porte de la chambre.

Les remous de l'eau du lac au-delà du pont de la Veveyse étaient plus nombreux et rapides que d'ordinaire à la même heure.

Autour du globe d'un éclairage public une nuée de moucherons cessa de tournoyer un instant comme en suspens, puis se remit à tourner en sens inverse.

Le long du quai de la Veveyse une rafale de vent se trouva inexplicablement freinée. Les feuilles jaunes et brunes qu'elle transportait avec elle furent brusquement plaquées le long d'un plan légèrement oblique. Le plan oblique et son manteau de feuilles mortes progressaient lentement.

Des pâquerettes, des boutons-d'or et des herbes à baies vertes qui avaient poussé à même le parapet furent arrachées d'un coup sec.

*

Fantômas qui dormait devant la porte de Claire leva la tête.

Le fil de l'araignée prit un corps dans sa marche et l'enveloppa un moment avant de rompre.

Monica avait les yeux ouverts dans son lit. Quelque chose d'à peine plus fort qu'un souffle imprima un mouvement au drap, qui se plissa d'abord à l'extrémité droite de la couette puis au centre. Elle eut très peur. Elle serra ses genoux contre sa poitrine. Elle vit le drap se creuser et froncer tout autour de ce creux. C'est alors qu'elle vit, et elle n'eut pas besoin pour cela d'allumer la lumière tant le phénomène était de lui-même lumineux, un filet au maillage

bleu très fin et très léger avec la phosphorescence du plancton à la surface de l'océan la nuit.

Monica fut sidérée. Elle tremblait.

Le cœur lui battait dans la poitrine.

*

Elle observa cette étrange mue. Elle imagina que ce corps se mît à crisser comme une cigale.

Elle dit tout bas, comme pour se rassurer elle-même :

– Igor, est-ce toi ?

Elle s'approcha doucement du corps fantôme qui semblait à présent plus calme, appesanti. Elle chuchota quelques mots en espagnol. Puis elle se tut. Elle prit le corps dans ses bras. Ferma les yeux. Il lui sembla enserrer un fruit mûr.

Quand elle rouvrit les yeux il n'y avait plus rien. Elle alluma une lampe pour mieux voir. Il ne restait plus qu'une série de petits plis. Elle posa doucement la tempe sur le drap à l'endroit du corps évanoui comme pour en recueillir la chaleur puis elle s'endormit.

*

Monica et Claire allèrent le lendemain aux Pléiades au-dessus de Vevey cueillir des myrtilles.

*

Monica revint dans l'appartement d'Igor prendre son sac de voyage. Claire l'accompagna jusqu'à la place de la Gare. Lors de la promenade elle avait pris un coup de soleil sur la nuque et les mollets. Elles se quittèrent en s'embrassant comme deux sœurs.

*

Des paillettes de verre irisaient les cheveux roux de Monica.

*

Du hublot de l'avion le lac était petit comme un myosotis.

*

Martin débarrassa les affaires d'Igor aidé par Théo et Léo. Ils emballèrent soigneusement chaque objet, fermèrent les cartons avec du gros scotch. Claire suggéra qu'on offrît le petit cheval de terre cuite à Monica.

Ils burent du sirop de sureau dans l'appartement vide.

*

En rentrant chez lui à Lausanne, Martin installa côte à côte sur une étagère de sa bibliothèque le Hasselblad d'Igor et le *Livre des merveilles du monde*. L'étui noir de l'appareil et la reliure châtaigne du livre, couleurs et matières, s'accordaient.

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2007
© P.O.L éditeur, 2017 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Les merveilles du monde* de Célia Houdart a été réalisée le 21 juin 2017 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846821933)
Code Sodis : N42037 - ISBN : 9782818003107 - Numéro d'édition : 205913

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en mai 2007
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 150447
Dépôt légal : août 2007

Imprimé en France